



**HAL**  
open science

# Pratiques funéraires actuelles et anciennes au Diamaré (Nord-Cameroun). Première approche ethnoarchéologique

Olivier Langlois

► **To cite this version:**

Olivier Langlois. Pratiques funéraires actuelles et anciennes au Diamaré (Nord-Cameroun). Première approche ethnoarchéologique. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2001, pp.201-206. hal-02075742

**HAL Id: hal-02075742**

**<https://hal.science/hal-02075742>**

Submitted on 9 Apr 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Pratiques funéraires actuelles et anciennes au Diamaré (Nord-Cameroun)**

## **Première approche ethnoarchéologique**

Olivier Langlois (UMR ArScAn - Afrique)

Bien qu'aucune étude n'ait encore porté spécifiquement sur le domaine funéraire, les travaux archéologiques menés depuis trois décennies au Diamaré ont mis au jour une trentaine de sépultures datables de la moitié du premier millénaire AD à la période subactuelle. Ces données sont rares et hétérogènes, et l'on pourrait douter de leur intérêt si, à la lumière des données ethnographiques régionales, elles ne laissaient soupçonner d'importantes évolutions des pratiques funéraires. Celles-ci pourraient elles-mêmes témoigner d'une évolution de la pensée religieuse et des pratiques socio-économiques.

Avant d'exposer les données ethnographiques et archéologiques qui rendent possible notre démarche, il convient de préciser qu'elles ne portent pas toutes sur les mêmes espaces géographiques. La plaine du Diamaré (*stricto sensu*) où furent pratiqués différents sondages archéologiques est occupée depuis un siècle par les Peuls qui chassèrent ou assimilèrent les populations antérieures. Les Peuls pratiquant les rites funéraires islamiques, les données ethnographiques relatives aux « plaines » doivent être recherchées au-delà de l'aire d'extension de ce peuple conquérant, dans une région où les données archéologiques sont quasi inexistantes. Ainsi, elles concerneront en particulier les populations des vallées du Logone et du Mayo Kébi. Les données relatives aux montagnes concernent, elles, les monts Mandara proprement dits, espace où aucune fouille archéologique ne fut conduite, et les piémonts orientaux où nous avons entrepris différents sondages. En conséquence, la zone d'étude archéologique se trouve, en quelque sorte, encadrée par la zone d'étude ethnographique et seuls les piémonts orientaux des Mandara sont aujourd'hui en mesure d'apporter conjointement des données archéologiques et ethnographiques.

### **Pratiques funéraires actuelles : une opposition plaine-montagne**

Le Diamaré (*sensu lato*) inclut deux unités naturelles majeures, les montagnes et les plaines, peuplées de groupes aux cultures et aux économies distinctes. Les milieux étant divers, leurs modes d'occupation et d'exploitation le sont également : les montagnards, nombreux et sédentaires, rentabilisent leur environnement de façon optimale alors que les groupes des plaines, souvent moins sédentaires, exploitent leurs terres de manière plus lâche et dispendieuse. Les pratiques sociales et religieuses présentent également d'importantes différences : ainsi les montagnards vouent un véritable culte à leurs ancêtres, alors que ceux-ci n'interviennent guère dans le quotidien des peuples des plaines. Or, il semble bien que ces différences, qui distinguent deux ensembles au demeurant très hétérogènes, trouvent une expression dans le domaine funéraire. Ainsi, même si on constate une certaine variabilité des pratiques mortuaires, tant en plaine qu'en montagne, on peut aisément distinguer les pratiques des montagnards de celles de leurs voisins des plaines : d'une extrémité à l'autre de la séquence opératoire, tout les oppose.

Ainsi, dans les montagnes, la durée d'exposition des corps croît avec le statut du défunt et peut dépasser une semaine, tandis que dans les plaines, l'inhumation a souvent lieu le jour même ou le lendemain du décès. On remarquera en outre que, durant cette période, les corps reposent allongés en plaine, alors qu'ils sont souvent assis, c'est-à-dire en position active, en montagne. Par ailleurs, les corps des montagnards subissent souvent des traitements complexes qui, pour les notables, peuvent aller jusqu'à l'écorchage, alors que, dans les plaines, le traitement corporel se limite classiquement au lavage, au rasage du crâne et à la ligature des membres, ce dernier procédé étant censé empêcher le mort de se mouvoir. Comme durant la période d'exposition, lors de son transport sur le lieu d'inhumation, le corps est couramment maintenu en position assise (généralement à califourchon sur les épaules du forgeron ou d'un parent) en montagne et en position allongée en plaine. C'est encore en position assise (ou en décubitus dorsal, la tête surélevée) que sera inhumée la dépouille dans différents groupes montagnards. Cette position peut concerner tous les morts (Mofou-Diamaré) ou parfois seulement certains d'entre eux : les hommes chez les Mafa et les Woula ; les chefs chez les Tchouvok, les Kapsiki et les Mouyeng, etc. Dans les plaines, certains chefs étaient autrefois enterrés assis (Zoumaya) dans une fosse ou accroupis dans une jarre (Guiziga). Aujourd'hui seuls les individus décédés de mort violente sont enterrés ainsi. Chez les Massa, les morts assassinés par des individus extérieurs

à la communauté sont enterrés assis dans le dessein évident de libérer la vengeance du défunt : la pointe d'un couteau attaché à la main levée du défunt émerge de la tombe. Du décès à la tombe, il semble donc exister une relation entre la position du corps et la capacité du défunt à exprimer sa puissance.

L'opposition plaine/montagne est également marquée par les structures funéraires, par leur morphologie comme par leur localisation. Ainsi, les sépultures des montagnards sont souvent regroupées en cimetières claniques alors que les populations des plaines enterrent leurs morts dans ou à proximité de l'espace habité. La forme des sépultures est également différente : classiquement en gourde ou tronconiques dans les montagnes, elles ont une ouverture plus large et sont souvent plus allongées dans les plaines. Cette morphologie différentielle est certes en partie liée à la position d'inhumation. Toutefois, on remarquera que des fosses « en gourde » sont également creusées par des groupes, tels les Mokong, qui inhumant leurs morts en position couchée. Une autre différence est la présence ou l'absence de remplissage. Généralement laissées vides dans les montagnes, les sépultures sont souvent comblées de terre soigneusement tassée dans les plaines. Même les superstructures sont différentes : couvertes de simples tumulus parfois plantés de poteaux aux significations souvent ostentatoires<sup>1</sup> dans les plaines, les fosses sont parfois surplombées de structures en margelles de puits constituées de pierres soigneusement agencées dans les montagnes.

Ainsi, les seules pratiques funéraires semblables sur les montagnes et dans les plaines sont la « latéralisation » (côté de dépôt) et/ou l'orientation du corps, différentielles selon le sexe du défunt. Encore faut-il remarquer que ce caractère, classique en Afrique, se retrouve bien au-delà de la région d'étude. Si l'on considère les différentes oppositions mises en évidence, il est clair que les pratiques des uns et des autres reflètent des sentiments contrastés vis-à-vis du défunt, de son corps et de son devenir.

Les pratiques funéraires des montagnards, extrêmement complexes, ont pour fonction l'accompagnement du défunt qui est censé participer activement à ses propres funérailles. Il s'agit de lui donner le temps (longueur du processus) et les moyens (préparation physique du corps, construction d'une matrice, etc.) d'accéder au statut d'ancêtre. Cette accession suppose en effet un changement d'état. Avant l'inhumation, celui-ci se manifeste aux yeux des vivants par des modifications visibles du cadavre : début de décomposition, traitements du corps complexes et spectaculaires, vêture et parure. Un nouvel ancêtre est à naître. L'étroite ouverture qui rend difficile le passage du corps marque cette naissance « à l'envers » dans le monde des ancêtres. La fonction de matrice de la sépulture est encore plus explicite dans la Haute Bénoué où les cultes des ancêtres ont classiquement pour support une relique osseuse. Dans cette région, les sépultures-matrices, nécessairement vides de terre, ont pour fonction de transformer le cadavre en matière « inorganique » dont on détachera le crâne qui deviendra souvent le support matériel de l'esprit du mort devenu ancêtre. Chez certains groupes, tels les Dowayo, le rôle de matrice est d'ailleurs clairement exprimé par l'utilisation multiple de la structure ; on repoussera les restes osseux contre les parois pour laisser place au nouvel arrivant. On remarquera que, bien que rare, le prélèvement des crânes se pratique également dans les Mandara, où les supports des mânes sont plus couramment des poteries. En fait, comme l'ont remarqué différents auteurs, rien de fondamental n'oppose les cultes des ancêtres pratiqués dans la Haute Bénoué et dans les Mandara.

À l'inverse des précédentes, les pratiques funéraires des peuples des plaines sont minimalistes. Elles traduisent avant tout une défiance vis-à-vis du mort, sentiment qui implique un contact aussi limité que possible avec un cadavre souvent neutralisé par différents artifices : ligature des membres, mais aussi recouvrement par des objets lourds (Massa), pratiques magiques, etc.

## Présentation des données funéraires archéologiques

Parmi la trentaine de sépultures fouillées à ce jour au Diamaré, dix-huit ont été rencontrées fortuitement lors de sondages stratigraphiques étroits et profonds réalisés dans sept sites différents ; les autres, plus ou moins endommagées suite aux travaux de carrières, ont été fouillées lors du sauvetage archéologique du site de Moundour. Dans les deux cas, il fut malheureusement impossible de bénéficier de l'appui d'un anthropologue sur le terrain. Ainsi les observations effectuées sur les ossements furent relativement sommaires. Cela est d'autant plus regrettable qu'il fut parfois impossible, comme souvent en Afrique, de délimiter la structure elle-même. Malgré cela, les données archéologiques montrent une certaine variabilité qui permet d'envisager une évolution des pratiques funéraires.

### *Localisation des sépultures*

Le sondage étroit n'est évidemment pas la technique archéologique la mieux adaptée pour localiser et caractériser avec précision les niveaux rencontrés. Il est en effet bien souvent difficile de savoir, pour

<sup>1</sup> Chez les Moussey, chaque poteau représente un homme ou une bête tués par le défunt (Seignobos *et al.* 1987), chez les Lélé les poteaux amenés par les différents alliés marquent l'ampleur des relations sociales entretenues par la personne inhumée (Garrigues-Cresswell *in* : Baroin C. *et al.* 1995).

chaque occupation, si le sondage traverse le cœur de l'espace habité ou s'il ne fait que l'effleurer. Ainsi, la présence aux mêmes niveaux, de terres de construction et d'une sépulture, ne signifie pas nécessairement l'existence d'inhumations au sein de l'espace construit : comme aujourd'hui, les cimetières pouvaient en effet s'étendre en périphérie immédiate de l'habitat. De ce fait, l'éventuelle distinction entre espaces habités et espaces funéraires peut s'avérer délicate dès lors que la surface d'observation est réduite. Toutefois, différents éléments permettent de penser que la localisation des sépultures fut variable selon les périodes. Ainsi, si l'on distribue par périodes chronologiques les dix-huit sépultures mises au jour lors de sondages, on constate :

- que les deux sépultures subactuelles (XVIIIe-XIXe siècles) de Tchoukol sont à mettre en relation avec le cimetière actuel ;
- que les huit sépultures récentes (datables entre les Xe-XIe et le XVIe siècles ?) proviennent de trois sites distincts, et que sept d'entre elles intègrent deux espaces funéraires plus ou moins spécialisés ;
- que les huit sépultures les plus anciennes (du VIe aux Xe-XIe siècles ?) se répartissent sur sept sondages différents.

Il apparaît donc que la quasi-totalité des sépultures récentes et subactuelles découvertes en sondage appartient à des « cimetières » (à Mowo, à Moundour et à Tchoukol). La rareté des sépultures découvertes, en sondage, dans les niveaux récents confirme d'ailleurs la présence d'espaces funéraires spécialisés puisque les sondages ont *a priori* été entrepris dans des habitats<sup>2</sup>. Inversement, à moins de penser que les habitats se sont systématiquement installés sur des cimetières — ce qui est évidemment douteux — la fréquence et la dispersion des sépultures anciennes dans les différents sondages semblent bien témoigner de la répartition « aléatoire » des inhumations au sein de l'espace habité.

### *Morphologie des sépultures*

La morphologie des sépultures paraît également diverse. Ainsi, les sépultures dont la morphologie pût être déterminée se répartissent en au moins quatre types :

- des sépultures « en fosses profondes », vaguement cylindriques, parfois pourvues d'une loge sépulcrale, basale ou latérale (St. 29, St. 0, St. 49 de Moundour) ;
- des sépultures « en cuvette », peu profondes (St. 13, St. 14, St. 21 et St. 22 de Mowo) ;
- des sépultures « en gourde » (St. 15 et St. 19 de Mowo) ;
- des sépultures « à large ouverture circulaire » surplombant une fosse sépulcrale allongée (St. 13/24 et St. 57 de Moundour).

La présence d'un remplissage est souvent difficile à assurer sur la base des seuls critères sédimentologiques. En effet, la terre de comblement est classiquement la terre extraite et, les processus pédologiques aidant, il est souvent impossible, non seulement de délimiter la fosse sépulcrale, mais aussi de savoir s'il y eut remplissage volontaire ou effondrements naturels. Une détermination systématique aurait nécessité une étude anthropologique de terrain. Dans certains cas, le diagnostic est malgré tout évident. Ainsi, contrairement aux sépultures observées sur les autres sites, la plupart des tombes fouillées à Mowo furent manifestement laissées vides<sup>3</sup>.

On remarquera que deux des types morphologiques définis précédemment sont encore aujourd'hui d'usage courant : les tombes creusées dans les piémonts orientaux des monts Mandara sont les répliques exactes des sépultures « en gourdes » de Mowo, tandis que les larges sépultures « à large ouverture circulaire » de Moundour (St. 13/24 et St. 57) rappellent en de nombreux points les sépultures aujourd'hui creusées par certains groupes des plaines (Guiziga et Markaba). Seules ces deux dernières sépultures correspondent manifestement à un des modèles aujourd'hui représentés dans les plaines. Toutefois, leur probable remplissage et leur ouverture non rétrécie semblent rapprocher les sépultures en « fosses profondes » et « en cuvette » des modèles des plaines et non de ceux des montagnes.

### *Position, orientation et « latéralité » des corps*

Sur les vingt-cinq individus dont l'état de conservation a permis d'identifier la position de dépôt, vingt reposaient en décubitus latéral plié. Les autres positions reconnues sont le décubitus latéral étendu, une jambe fléchie (St. 8 de Baida-Tagamré) et le décubitus dorsal ou « assis », les jambes pliées (St. 14 de Mowo). Nous remarquerons également la présence, toujours à Mowo, de deux sépultures dont les occupants, peut-

<sup>2</sup> Ceux-ci se reconnaissent notamment par l'importante élévation générée par l'accumulation des matériaux architecturaux.

<sup>3</sup> La St. 15 et la St. 19 étaient encore vides lors de leur découverte, les os de la St. 14 et de la St. 22 se sont déplacés en espaces vides, la St. 13 a été comblée avec le sédiment sus-jacent, la St. 21 était pleine de colluvions



être inhumés en position assise, ont pu s'affaisser latéralement par la suite. Sur le même site, la position « vrillée » du squelette d'enfant de la sépulture « en gourde » St. 19 semble témoigner des difficultés rencontrées lors du positionnement du corps. Les données sont généralement trop rares pour permettre de déceler des régularités concernant l'orientation et la « latéralité » des corps. Seules les six sépultures de Moundour attribuables à l'occupation du PN2 (entre le XIIe et les XVe et XVIe siècles) semblent bien indiquer l'existence d'une « latéralité » inverse selon le sexe du défunt. Ce caractère est, comme nous l'avons vu, des plus communs de nos jours.

Bien qu'elle n'ait pas d'équivalent ethnographique direct, on remarquera, en outre, l'existence d'une pratique apparemment systématique dans la partie septentrionale du Diamaré du VIe au XVe siècles : la couverture des corps d'un linceul de larges tessons (Mongossi, Baida Tagamré et Moundour) et exceptionnellement de dalles de granit (St. 25 de Moundour). Beaucoup plus évocatrice, l'absence de crâne dans la St.14 de Mowo témoigne sans aucun doute — le maxillaire inférieur étant en place et les autres os étant globalement en connexion — d'un prélèvement secondaire, alors que la structure était encore vide.

### Évolution des pratiques funéraires, changement et confrontation de civilisations

Une série de changements semble donc se manifester dès le début du second millénaire AD dans la région. Les sépultures, probablement dispersées au sein de l'espace habité jusqu'à cette période, paraissent ensuite regroupées en cimetières. Cette évolution pourrait concerner à la fois les piémonts orientaux et plaines environnantes. En outre, les traits qui caractérisent les inhumations montagnardes actuelles — la vacuité, l'ouverture étroite et la position en décubitus dorsal ou assis — sont représentés à Mowo, site des piémonts orientaux des Mandara, pour certains, à l'aube du second millénaire AD. À cette période, dans les piémonts méridionaux des Mandara et peut-être ailleurs, nous pourrions bien observer le remplacement progressif de traditions funéraires plus ou moins conformes à celles des actuels groupes des plaines par des traditions tout à fait semblables à celles des actuels montagnards des monts Mandara. La présence, à Moundour, des deux sépultures récentes à larges ouvertures cylindriques n'infirme en rien cette hypothèse. Au contraire, nous savons par les traditions orales que des Guiziga et d'autres groupes apparentés issus des plaines (Markaba, Mourgour, etc.) s'installent localement à cette période et adoptent, pour certains, les pratiques autochtones.

Considérant leurs équivalents ethnographiques, les rares données archéologiques disponibles semblent permettre d'avancer des hypothèses qui dépassent largement le cadre funéraire.

Les sépultures de Mowo témoignent de l'ancienneté du culte des ancêtres dans les piémonts orientaux des Mandara. Les sépultures en gourdes semblent ainsi faire remonter ce culte à un millénaire ou plus. Même si une telle ancienneté reste hypothétique, le squelette acéphale de Mowo (St. 14) suppose la pratique d'un culte des ancêtres ayant pour support le crâne, il y a de cela plusieurs siècles.

À l'inverse, la présence de sépultures à larges ouvertures, vraisemblablement comblées, sur différents sites, nous conduit à envisager l'existence de sociétés ne pratiquant pas de cultes des ancêtres. Ces caractères, auxquels on peut ajouter le recouvrement du corps par des objets lourds (St. 25 de Moundour), font plutôt référence aux traditions funéraires des plaines. On peut ainsi penser que des sociétés aux caractéristiques relativement proches de celles des sociétés actuelles des plaines sont présentes dans la région depuis un millénaire et demi.

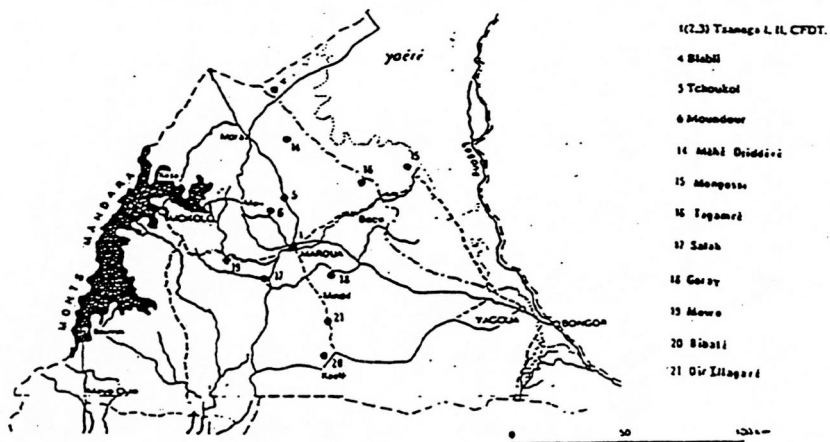
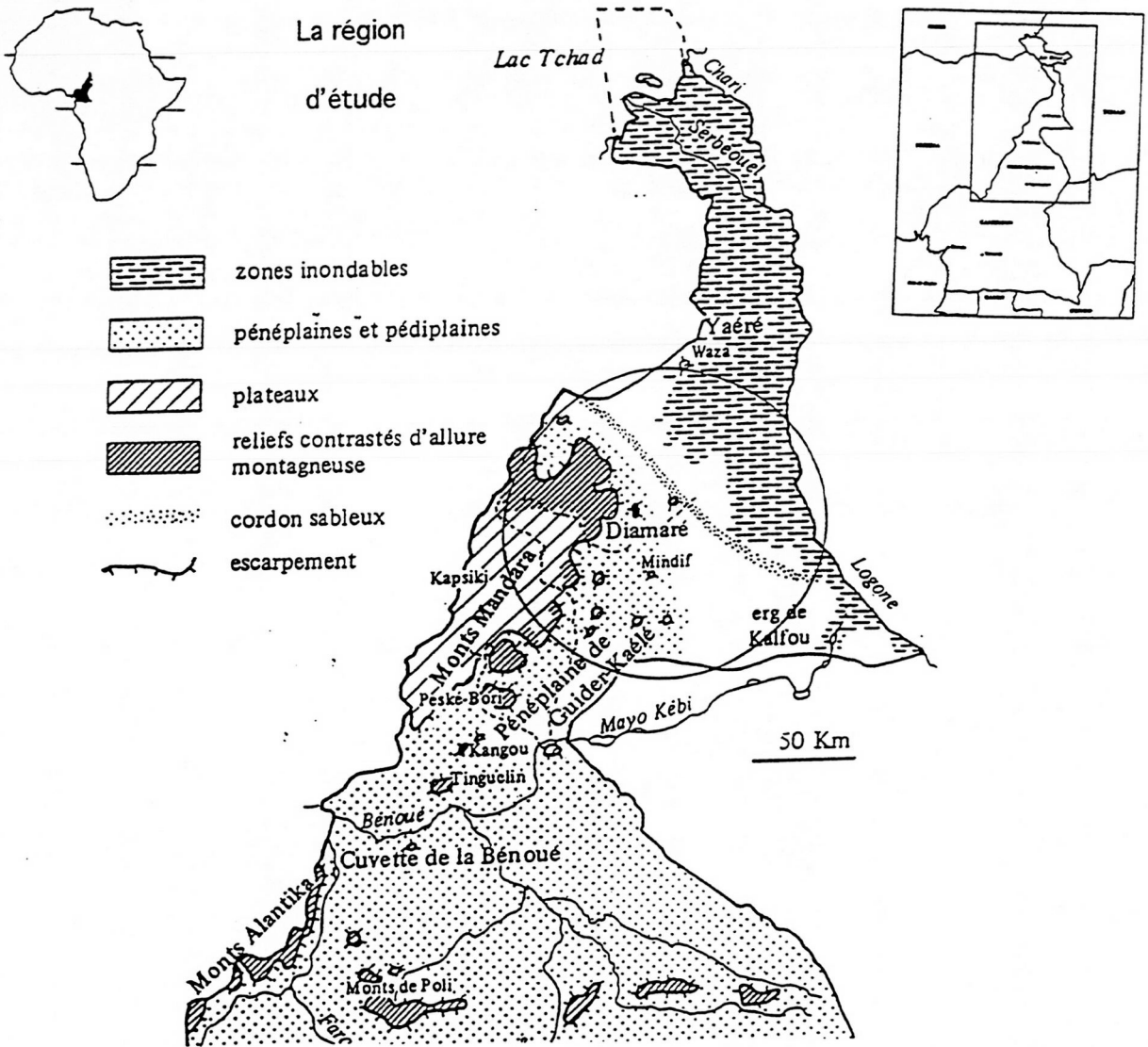
Nous pensons finalement que deux grands types de civilisations — l'un proche de l'actuel type montagnard, l'autre proche de l'actuel type des plaines — ont cohabité durablement dans la région. L'apparition des cimetières, peut-être sur l'ensemble de la région, pourrait témoigner d'une évolution des sociétés qui tendraient progressivement à se sédentariser et, plus généralement, à se rapprocher du « modèle montagnard ». En effet, l'insécurité des plaines croissant, les piémonts sont investis par des groupes, de plus en plus nombreux, venus des terres orientales qui n'ont d'autre solution pour survivre que d'abandonner tout ou partie de leurs pratiques antérieures. Les mythes sont éloquentes à ce sujet : égorgement des poneys incapables de vivre sur les hauteurs par les peuples cavaliers, inhumation spontanée d'un taureau fugitif poursuivi par les agropasteurs, et même changement explicite des pratiques funéraires. Comme nous l'avons vu, les sépultures à large ouverture cylindrique de Moundour sont très probablement à attribuer à l'un de ces groupes issus des plaines orientales aujourd'hui encore installés dans la région.

À la lumière des données ethnographiques locales, les quelques données funéraires archéologiques disparates collectées au Diamaré permettent ainsi de proposer des scénarios historiques relatifs à la genèse et à l'évolution des sociétés régionales. De nos jours, dans la région étudiée, les pratiques funéraires semblent en effet refléter la pensée religieuse des vivants. Dans les montagnes, l'ancêtre, omniprésent, occupe une place sociale centrale et quotidienne. Cette place est marquée au niveau de la structure funéraire, matrice dont la vacuité favorise le processus d'ancestralisation et maintient un lien entre le mort et les vivants. Elle est parfois aussi marquée par le corps même du défunt dont la position (assise), la non-intégrité (récupération de reliques) sont autant d'indices de la puissance qu'il aura encore à exercer auprès des vivants. De la même

manière, la place mineure occupée par les ancêtres dans les plaines est transcrite par les tombes, simples fosses comblées de terre. Le sentiment dominant vis-à-vis de la puissance du défunt n'est plus le respect, mais la crainte. À cet égard les pratiques visant à entraver ou écraser le cadavre sont évocatrices. Les pratiques funéraires contrastées actuellement représentées dans la région sont ainsi l'expression de sentiments divergents vis-à-vis des morts. Des pratiques funéraires comparables ayant été observées en contexte archéologique, il est peu probable que leurs significations aient été radicalement différentes. Une telle transposition n'est toutefois permise que par l'unicité des terrains ethnographiques et archéologiques et par les liens culturels qui unissent manifestement certaines cultures anciennes et sociétés actuelles. Ainsi, nous nous garderons bien d'établir des règles à valeur universelle en la matière. Du reste, l'exemple des Rwa de Tanzanie (cf. C. Baroin, ce recueil) est là pour montrer que dans d'autres régions, le même processus d'ancestralisation se traduira par une absence de sépultures et non par des tombes vides, en gourde ou tronconiques. D'une extrême efficacité lorsqu'elle est utilisée dans les conditions adéquates, la démarche ethnoarchéologique adoptée ici peut ainsi conduire à des interprétations parfaitement erronées si un lien historique entre les cultures archéologiques et les sociétés ethnographiques ne peut être envisagé, si ce n'est prouvé.

### Éléments bibliographiques

- Baroin C., Barreteau D., Von Graffenried C. (sous la direction de). 1995. *Mort et rites funéraires dans le bassin du lac Tchad*. ORSTOM, Bondy, sept. 1990. Paris : ORSTOM. Colloques et séminaires.
- Dumas-Champion F. 1983. *Les Masa du Tchad, bétail et société*. Cambridge, Paris : Cambridge University Press, Editions de la Maison. des Sciences de l'Homme.
- Dumas-Champion F. 1989. Le mort circoncis : Le culte des crânes dans les populations de la Haute Bénoué (Cameroun/Nigeria). Cahiers du L. A. 221, Systèmes de pensée en Afrique Noire, 9, p. 33-73.
- Seignobos C. 1991a. *Le rayonnement de la chefferie théocratique de Gudur (Nord-Cameroun)*. In : *Du politique à l'économique, études historiques dans le bassin du lac Tchad*, p. 225-316. IVe colloque Méga-Tchad, CNRS/ORSTOM, Paris, sept. 1988. Paris : ORSTOM. Colloques et séminaires, vol. III
- Seignobos C. 1991b. *Les Murgur ou l'identification ethnique par la forge (Nord Cameroun) ; Annexe : Trois réductions de fer*, p. 43-225. Forge et forgerons, IVe colloque Méga-Tchad. CNRS/ORSTOM, Paris sept. 1988. Paris : ORSTOM. Colloques et séminaires, vol. I.
- Seignobos C., Tourneux H., Hentic A., Planchenault D. 1987. *Le poney du Logone*. Paris : Ed. de l'IEMVT. Etudes et synthèses 23.
- Vincent J.-F. 1991. *Princes montagnards du Nord-Cameroun*. Paris : L'Harmattan.



Principaux sites régionaux étudiés